

Critique

Le prince Roger Blin salué par sa dame de cœur

Par [Jean-Pierre THIBAUDAT](#) — 1 novembre 2002 à 01:37

Un livre sur le metteur en scène ami d'Artaud, de Beckett...

Dix-sept ans après sa mort, Hermine Karagheuz nous restitue Roger Blin. La créatrice de la Dispute selon Chéreau, l'actrice cernée d'ombres qui n'entre jamais en scène sans la protection de quelque fantôme, l'Arménienne militante, l'irréductible Hermine fut la dernière compagne de Roger Blin. La dette du théâtre vis-à-vis de cet homme est considérable. Il fut le premier au service des œuvres de Genet et de Beckett, créa *En attendant Godot* et les *Paravents*. Il fut aussi l'ami d'Artaud.

Les derniers jours. Il n'écrivit ni mémoires, ni rien. Il parlait, dessinait, riait sous son béret, mettait en scène les textes de ses contemporains qui lui brûlaient les doigts. «Je fais pour faire, je ne fais pas une œuvre», disait-il à Hermine un jour où elle se désolait de voir ses dessins dévastés par une inondation. «Aucun bluff», commente Hermine. Alors, dix-sept ans après sa mort, elle paie sa dette, incandescente, Roger Blin, une dette d'amour.

Hermine Karagheuz dit les derniers jours de cet homme qui, avant de mourir, perdit son bégaiement venu de l'enfance, un bégaiement qu'il laissait dans sa loge au moment de jouer. Blin fut aussi un acteur que le cinéma négligea sauf exceptions (Georges Franju, *la Ligne d'ombre*, chef-d'œuvre pour la télévision). Toute anecdote prend l'allure d'une légende.

Ainsi, ce dernier matin, où ses amis se réunissent à l'hôpital où il est mort. Parmi eux : Alain Cuny. Un homme vient à sa rencontre, tend la main : «Monsieur Blin, je suis très heureux de vous voir en bonne santé.» Cuny est tétanisé. L'un et l'autre, peu argentés, furent parmi ceux qui aidèrent *Libération* à ses débuts : on les voyait aux pots offerts aux bienfaiteurs siroter du vin rouge dans les gobelets en plastique, debout, géants, à l'écart. Lorsque Beckett reçut le pécule de son Nobel, il envoya un chèque à Blin avec ces mots : « ni non, ni merci ». Le dos voûté du grand Sam, immobile au crématorium du Père-Lachaise pendant que brûle lentement et en silence le corps de son ami. Hermine raconte.

Prince. L'appartement de la rue du Faubourg-Saint-Honoré, à deux pas de la Comédie-Française (au café Ruc, les Sociétaires s'inclinaient avec respect devant ce prince de l'anarchie). Sur la porte « rouge rideau de scène », le nom tremblé de Blin écrit à la craie. Dedans, posé dans un coin, un grand portrait crayonné par Antonin Artaud.

En mai 1968, marchant avec Hermine, les «baskets inusables». Au retour des manifs, quand « la poésie l'emporte », et qu'il dit Baudelaire, Nerval, Desnos, fredonne Fréhel, Damia : « Traversant le pont des Arts, ce sont des récitals d'animaux ; j'aboie avec lui. » Une dette de je, un livre d'amour. A la dernière page un autoportrait de Blin : « Pour Hermine, bibi par bibi quand elle était juste née. » Au fond de ce visage, comme androgyne, deux yeux noirs vous regardent. Les yeux d'Hermine.

[Jean-Pierre THIBAUDAT](#)

Roger Blin, une dette d'amour, par Hermine Karagheuz, éditions Séguier-Archimbaud, 80 pp, 12 euros.

http://next.liberation.fr/culture/2002/11/01/le-prince-roger-blin-salue-par-sa-dame-de-coeur_420343

Source © *Libération*, 1 novembre 2002